

Cap, comme on l'appelle dans tout le pays) jusqu'à l'année 1680 ou plutôt jusqu'à 1685 : car bien que d'autres prêtres y vinrent faire des missions pendant ces cinq années, les curés de Sainte-Anne n'en furent déchargés que lorsque M. Gagnon, premier prêtre résident à la Baie Saint-Paul, vint y demeurer dans l'automne de 1685.

C'était un voyage bien pénible d'aller de Sainte-Anne à la Baie, car il fallait passer sur le rivage, dans l'eau et dans la boue, à pied seulement et quelquefois à cheval. Il fallait de plus avoir soin de prendre, comme l'on dit encore, *l'â point* de la marée ou s'exposer à périr. Ce fut le sort de M. Filion, un des premiers curés de Sainte-Anne. Revenant de la Baie Saint-Paul, il se noya dans les Caps en juillet 1679, et fut trouvé à la Petite-Rivière par la Sœur Saint-Paul, congréganiste, et inhumé dans l'église de Sainte-Anne, "près de la porte de la sacristie, du côté du Cap," dit une note faite par un ancien curé de cette dernière paroisse. On assure, ajoute la note, qu'il avait été enterré avec une belle croix d'or qu'on avait oublié de lui ôter.

Le chemin des Caps par lequel on va aujourd'hui de la Baie à Saint-Joachim ne fut ouvert que vers 1818, et jusque là les habitants du comté actuel de Charlevoix n'eurent point d'autres moyens d'aller à Québec que par le fleuve en été et par le périlleux chemin de la grève.

A L'...

Ils diront : Elle est femme ;
Une fleur, un oiseau suffisent à son amour.

H. S.

Non, ce n'est pas assez pour toi, vierge sublime,
Pour ton front gracieux que la pensée anime,
Pour ta voix qui s'exhale en vers mélodieux,
Pour ton âme de feu qui rêve, triste et veuve
Et comme un cygne blanc se montre aux bords du fleuve,
Vient se mirer jusqu'en tes yeux.

Non, ce n'est pas assez d'un oiseau qui s'envole.
D'une fleur qui s'étale, orgueilleuse et frivole,
Et d'un parfum volage enivre un jour les airs ;
C'est trop peu d'une fête où notre heure s'écoule,
C'est trop peu de ces bals où serpente la foule,
Qui se peuple de cœurs déserts.

Ce qu'il te faut, à toi, qui seule sur la terre
D'un pas indifférent glisses avec mystère !
A ses fades plaisirs dis un tranquille adieu ;
Et parmi ce torrent mêlé de tant de fange,
Ne pose pas tes pieds, comme ferait un ange
Que son essence appelle à Dieu.

Ce qui te faut, à toi, c'est une âme assez forte
Pour pouvoir, dans la sphère où la tienne t'emporte
Accompagner de loin ton vol sans se lasser ;
Et lorsqu'un seuil divin tu fermes ton aile,
Que tu puisses du moins, en te penchant vers elle,
Descendre sans trop te baisser !

C'est un de ces esprits où l'avenir fermente,
Qui dans la coupe sainte où la soif s'alimente,
S'abreuve comme toi d'ambrosie et de miel ;
Qui de ses maux éteints conserve la mémoire,
Qui chante, fier encor d'espérer et de croire,
Et qui ne doute pas du ciel.

C'est un cœur qui, sans guide, égaré dans le monde
Las de chercher en vain l'écho qui lui répond,
Se replie, à l'espoir fatigué de s'ouvrir,
Jette comme un fardeau ses desirs qui tourmentent,
Et trop désenchanté sur les amours qui mentent,
Ne veuille aimer que pour chérir.

C'est un être, imparfait et fragile sans doute,
Qui parmi les écueils répandus sur la route,
N'ait point trahi pourtant la vertu ni la foi,
Qui jamais de l'honneur n'ait subi l'anathème,
Et puisse avec orgueil redescendre en lui-même,
Afin d'être digne de toi !

Oh ! quand tu le verras, religieux et tendre,
Heureux de te parler, plus heureux de t'entendre,
Comme aux marches du temple attaché sur tes pas :
Quand il recueillera d'une bouche attentive
Ta parole tombant sur son âme captive,
Ange, ne le repousse pas.

Laisse-le de bien loin, fidèle à son hommage,
Dans un culte pieux adorant ton image,
Efface jour par jour ses écarts expies,
Pour épurer sa vie au feu de sa tendresse,
Pour qu'enfin devant toi triomphant il paraisse
Digne de tomber à tes pieds.

Pour qu'il puisse, affranchi de son oubli funèbre,
A tes genoux sacrés jeter un nom célèbre :
Qu'il te pèse, t'achète et te paie en honneur :
Pour qu'aux vœux de ton cœur ton cœur s'abandonne
Pour qu'il soit de toi seul heureux, et qu'il te donne
De la gloire pour du bonheur :

Pour que par le lien sacré, nos âmes soient unies,
Qui déjà le sont par la plus vive sympathie.

L'AILLON.

LES PREMIERS JOURNAUX ILLUSTRÉS.

Les premières illustrations anglaises, imitées avec tant de succès, datent d'il y a à peu près quarante ans. La France ne tarda pas à l'imiter et à la dépasser. C'est M. Edouard Charton qui a introduit à Paris le journal illustré. Il avait vu à Londres le succès de ces publications qui offrent au lecteur un texte varié, entremêlé de gravures et divisé par livraisons. Il devint bientôt évident que l'écrivain et le dessinateur, en travaillant de la sorte conjointement, arriveraient à de très-beaux résultats.

"L'esprit, dit la *Revue des Deux-Mondes*, reçoit la vérité ap-

portée par l'image comme l'œil voit la lumière, avec la même facilité et la même joie."

Le *Magasin Pittoresque*, dit Deschanel, fut la modeste origine de toute cette littérature illustrée, à deux sous la livraison, qui alimente aujourd'hui en France la curiosité de plus d'un million de lecteurs. Au début, rien n'était facile : on se donnait beaucoup de peine pour obtenir des gravures médiocres ; les artistes de Paris regardaient comme impossible de livrer quatre gravures par semaine. Il fallut d'abord acheter des clichés à l'Angleterre, où florissaient les *magazines* et surtout le recueil publié à Londres sous la haute et digne influence de Lord Brougham, par M. Charles Knight, écrivain économiste distingué, dont l'obligeance contribua à aplanir pour M. Edouard Charton les premières difficultés de son entreprise. Peu à peu, à l'aide d'apprentis et grâce à l'accueil bienveillant du public, les burins devinrent à la fois plus rapides et plus habiles. Quelques années après, non-seulement M. Charton pouvait se passer des clichés anglais, mais à son tour il céda quelquefois les siens aux publications de Londres. Lorsque l'on compare un volume récent du *Magasin pittoresque* à une des premières années, il semble, à voir la perfection des gravures d'aujourd'hui, qu'il y ait entre 1833 et 1860 un intervalle d'un siècle.

En 1843, M. Charton applique la même idée à l'histoire contemporaine universelle, en fondant *l'Illustration*. "Malgré les progrès accomplis déjà dans l'espace de dix années, ce ne fut pas une affaire aisée. Il s'agissait de faire exécuter chaque semaine de dix à quinze dessins et gravures, souvent de très-grande dimension. Il fallut organiser des ateliers de nuit, où les jeunes graveurs travaillaient par relais, six par six, les six premiers dormant deux heures pendant que les six autres burinaient, et ainsi de suite alternativement. Quelques-uns en devinrent fous. De plus, on coupait les grands bois en autant de parties qu'il était nécessaire, afin de les partager entre plusieurs graveurs ; ensuite on les rapprochait et les rajustait, comme des jeux de patience."

M. Charton, toujours d'après Deschanel, qui écrivait les pages que je cite en 1862, dirigea *l'Illustration* pendant une année entière, conduisant à la fois la rédaction, le dessin et la gravure. Il avait le tiers de la propriété, et, en cessant d'être rédacteur en chef, il le vendit trente mille francs, c'est-à-dire dix mille piastres. Cette même part représentait, en 1862, un volume de dix cent mille francs, ou 120,000 piastres, la propriété de *l'Illustration* ayant été vendue, cette année-là, dix-huit cent mille francs, ou 360,000 piastres.

Je souhaite à notre chère *Opinion* d'inspirer bientôt aux calculateurs et amateurs de statistiques des chiffres aussi ronds et aussi éloquentes.

C. T.

RÉVOLTE DE L'ALGÉRIE.

Pendant que la France était au fort de la lutte contre les Prussiens, ses colons de l'Algérie se soulevaient. Un correspondant donne les détails suivants sur cette insurrection :

Les hostilités commencèrent le 27 janvier au matin, par l'assassinat d'un brigadier de spahis et une attaque à main armée dirigée contre des ouvriers terrassiers, à une dizaine de kilomètres de notre ville.

"Ce complot était tramé depuis trois mois, et il ne fallait qu'une étincelle pour qu'il éclatât. Cette étincelle, le gouvernement l'a fournie en voulant forcer les spahis indigènes à quitter leurs foyers, afin d'aller exposer leur vie pour un pays qui n'est pas le leur.

"La révolte a débuté à la Smala, caserne qui se trouve à Hain-Cuhtar, village situé à 60 kilomètres d'ici. Les indigènes ont bloqué leur caserne dans laquelle étaient plusieurs de leurs chefs, leur capitaine et divers spahis français. Les tribus insoumises, tribus de pillards, ont suivi par milliers les révoltés, et tous ensemble se sont dirigés vers Soukaras, qu'ils savaient très peu défendu.

"Le soir du 27, nous étions tous sur pied, milice, francs-tireurs. Notre compagnie, forte de 150 hommes, occupait les avant-postes. Les francs-tireurs, avec notre aide, repoussèrent l'ennemi. Le combat dura cinq heures environ. Cela se passait la nuit, par un temps glacial et brumeux.

"Cinq mobiles furent placés au poste le plus avancé, et y restèrent vingt-huit heures avec un morceau de pain dans le ventre. Ces malheureux ne purent étancher la soif qui les dévorait qu'au bout de quatorze heures.

"Il grelottèrent, sur le sol humide, sans couverture et sans tente.

"Le lendemain matin, nous avons reçu le baptême de feu. Sur 150 hommes, nous étions trente seulement, appuyés par une centaine de cavaliers, goums et spahis français. C'est là où nos impressions et nos émotions ont commencé.

"Nous avions à peine fait 6 kilomètres en dehors de la ville, que nous aperçûmes à 4 ou 600 mètres de nous une fourmière d'Arabes, spahis indigènes en tête.

"Le commandant nous fit rebrousser chemin petit à petit, doucement, en tirant de tous côtés. A deux kilomètres de Soukaras, notre commandant s'éclipsa avec tous ses cavaliers, et nous laissant pour chef notre lieutenant, et après nous avoir fait déployer en tirailleurs dans un champ labouré.

"L'ennemi nous poursuivant avec vigueur, nous fûmes forcés de nous replier sur Soukaras, où, à l'aide de deux obusiers de campagne, nous mîmes les Arabes en déroute.

"Le lendemain, nouvelle attaque et nouvelle démonstration assez heureuse. Cette vie a duré pendant onze jours, sans aucun repos, et si une colonne de 2,000 hommes n'était pas arrivée à notre secours, nous aurions été tous anéantis.

"Enfin, cela va mieux et la tranquillité paraît devoir renaître.

"Dans toutes les sorties et reconnaissances que nous avons faites, nous avons vu des choses atroces, hideuses, écœurantes. Des fermes pillées, puis brûlées ; des champs ravagés. Sur les routes, dans les fossés, des cadavres de colons, mutilés, horribles. Ici, un homme assassiné, après avoir été dépoillé. Là, un vieillard haché par les *mouquaires* (femmes arabes). Plus loin, un cadavre auquel on avait coupé les poignets, et dont les chairs étaient ciselées à plusieurs endroits.

"Des frémissements d'épouvante glaçaient mon sang dans mes veines. J'aperçus sur un talus, un colon auquel les femmes avaient arraché les oreilles avec des tenailles !

"Dans ces diverses rencontres, il n'y a eu que la mort de colons à déplorer. Je ne parle pas des cannibales qui nous ont attaqués et que nous tuons comme des mouches.

"Il nous a été impossible de constater leurs pertes, car, comme les Prussiens, ils emportent leurs morts.

"Nous avons fait une soixantaine de prisonniers. Parmi eux se trouvent cinq femmes arabes. Sur l'une d'elles nous avons découvert deux mains ensanglantées. Une autre jeune fille de dix-huit ans cachait dans ses poches les oreilles du colon assassiné.

"Je quitte la plume, car tous ces détails me navrent."

CHOSSES ET AUTRES.

L'homme le plus riche de la Hongrie, Ladislas Ghilliamji, vient de mourir. C'était un vieux garçon de 80 ans. Il était tellement avare qu'il a aimé mieux mourir que de dépenser un florin à acheter un remède que lui prescrivait un médecin. Il a légué toute sa fortune, 10,000,000 de florins, environ, à un parent éloigné, à la condition expresse que ce parent ne dépenserait que 500 florins par année.

Une jeune fille de Ferdinandine vient de mourir d'une manière terrible. Comme sa lampe fumait, elle s'inventionna de placer un livre sur le sommet de la cheminée pour l'en empêcher. La lampe fit explosion, le feu se communiqua aux habits de cette jeune fille et en un instant elle fut brûlée à mort.

LES SEPT MERVEILLES DU MONDE.—Le monde moderne a ses merveilles ; mais il serait difficile d'en déterminer le nombre. Les sept merveilles des anciens sont :

1o. Les pyramides d'Égypte ; la plus célèbre de ces pyramides a 360 pieds de haut et sa base couvre au-delà de 12 arpents.

2o. Le Mausolée, tombeau élevé à Mausole, roi de Coni, par sa veuve Artémise ; ce tombeau avait 93 pieds de longueur et 35 pieds de hauteur.

3o. Le temple de Diane à Ephèse ; cet édifice avait 525 pieds de longueur et 220 pieds de largeur.

4o. Les murs et les jardins suspendus de Babylone. Au dire d'Hérodote, ces murs avaient 88 pieds d'épaisseur, 350 pieds de hauteur, et 50 milles de longueur. Les antiquaires modernes confirment cet avancé de l'historien grec.

5o. Le colosse de Rhodes ; c'était une statue de bronze de 205 pieds de hauteur. Cette statue se trouvait à l'entrée du port de Rhodes. Les vaisseaux passaient, voiles déployées, entre ses jambes. Un tremblement de terre la renversa. Un marchand juif l'acheta et de ses débris chargea 900 chameaux.

6o. La statue de Jupiter Olympien, à Athènes ; cette statue était faite d'ivoire et d'or.

7o. Le phare de Ptolémée Philadelphie ; ce phare avait 500 pieds de hauteur. Un feu de bois était entretenu à son sommet durant la nuit pour guider les vaisseaux dans le port.

Il y a quelques temps, une pauvre femme de Londres acheta une oie à un prix très-modéré, et en l'ouvrant, elle trouva quatre louis d'or.

Ces acquisitions-là ne nuisent pas.

Une bonne répartie.—La scène se passe à Glasgow, pendant un grand dîner. A ce dîner, il n'y avait qu'une dame de jeune, toutes les autres étaient d'un âge infiniment respectable. Il y avait aussi parmi les curieux un avocat dont la réputation était un peu... ébréchée. Au dessert, cet avocat proposa la santé suivante. "Aux honnêtes gens et aux jolies filles." Cet santé fut bue avec enthousiasme ; mais la dame qui se trouvait près du moteur, se leva et dit : "Cette santé ne regarde ni vous ni moi," et elle laissa la salle.

Le repos permanent se trouve à la fin du voyage ; il n'est pas sur la route.

Celui à qui personne ne plaît est bien plus à plaindre que celui qui ne plaît à personne.

La vraie joie est sereine et tranquille.

Il y a dans tout cœur un chagrin secret inconnu au monde, et nous accusons souvent un homme d'être froid lorsqu'il n'est que triste.

La femme a un sens bien plus intime du bien que l'homme. Cela se voit surtout chez les enfants. Une toute jeune fille aura et écrira de belles pensées sur les oiseaux et les fleurs tandis que son petit frère détruira et les fleurs et les oiseaux.

Trad. A. C.

Un accident, qui a eu pour résultat la mort de quarante-huit personnes, a eu lieu dans le comitat de Komorn (Hongrie).

Trois jeunes couples qui venaient d'être unis traversaient le ravin sur la glace, près du village d'Asvary, dans huit voitures contenant ensemble cinquante personnes, lorsque la glace s'est rompue et a englouti tout le cortège, à l'exception de deux des femmes qui en faisaient partie.

MM. Arsène Houssaye et Levainville, ce dernier ancien préfet de Cherbourg sous l'empire, viennent d'être cruellement frappés dans leurs plus chères affections.

Mme Bonnemain, sœur de M. Arsène Houssaye, et Mme Levainville, qu'accompagnaient sa fille, un de ses neveux et une nièce, étaient allées faire une excursion aux rochers de Penmarck. Ces dames s'étaient assises sur un rocher qui surplombe l'Océan à l'endroit dit le *Trou d'Enfer*, se reposaient de la fatigue que leur avait causée la marche à travers les rochers et les galets, lorsque tout à coup une vague énorme, escaladant le roc, les enveloppa et les entraîna dans le gouffre.

Il était inutile de chercher à leur porter secours, et M. Levainville, ainsi que plusieurs habitants de l'endroit, durent assister impuissants à cet horrible drame.

Jusqu'aujourd'hui, la mer n'a rejeté qu'un seul des cinq cadavres qu'elle recevait, c'est celui du neveu de M. Levainville, le jeune Drech ; quant aux autres victimes qu'elle a faites, il est plus que probable qu'elle ne les rendra pas.